

CORPS ET GROUPE : présentation

Édith Lecourt

Le corps en groupe et l' « effet de présence »

Lorsque Stefania m'a contactée pour ce numéro spécial j'étais surprise de constater que « corps et groupe » est exactement le titre du séminaire que je mène depuis des années dans le cadre de la SFPPG (Société de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe). Je l'avais proposé en observant que la question sexuelle était difficilement abordable et peu présente dans la littérature de l'analyse de groupe.

Ce séminaire, au fil du temps, s'est structuré sur une journée (un samedi 5 fois par an, parfois plus). Nous avons bénéficié, tout d'abord, du prêt de cabinet d'une de mes anciennes étudiantes, maintenant psychologue clinicienne, tout près de chez moi, et en face du parc des Buttes Chaumont au nord-est de Paris. C'est maintenant une autre collègue qui partage son cabinet avec nous pour cette activité, de l'autre côté de ce même parc. Je précise ceci parce que le corps s'inscrit dans l'espace, tout comme le groupe.

Cette proximité avec le parc m'a rapidement amenée à proposer une option jogging avant l'heure du début du séminaire. Il s'agissait de profiter du parc avant de s'enfermer pour réfléchir et échanger (rendez-vous à 8h30). Cette introduction matérielle du corps s'est vue complétée depuis, à la suite de mon obtention du professorat de yoga, par un cours optionnel de yoga dans cette tranche horaire avant le début des réflexions. Ces derniers temps cette option a remplacé la première, pour disposer de plus de temps pour le yoga.

Cela reste optionnel et c'est la moitié du groupe qui y est intéressée au point de s'y engager, soit entre 3 et 5 (nous sommes dix actuellement, dans un espace limité).

À la suite, 10h, nous prenons un café et accueillons les autres participants (souvent venus avec quelques friandises). Pour le déjeuner nous allons ensemble au restaurant, avant de nous remettre au travail pour l'après-midi jusqu'à 16h30 (certains participants provinciaux ayant des trains à prendre). Depuis le COVID une nouvelle dimension s'est introduite. Bien sûr pendant tout ce temps perturbé nous avons maintenu nos rencontres, en nous mettant à la Visio. Depuis la reprise de ce qu'on appelle maintenant le présentiel, la Visio s'est maintenue pour les provinciaux qui ne peuvent pas à chaque fois venir à Paris, Il y en a régulièrement un ou deux dans ce cas. Nous sommes donc dans un dispositif mixte. C'est seulement quelques temps après que j'ai réalisé, lors d'une de nos rencontres, que nous avons multiplié les rencontres qui se trouvaient soudainement presque mensuelles (passées de 5 à 9)! Personne n'y avait réagi. C'est dire que le présentiel a encore de beaux jours...Ajoutons qu'une collègue de ce séminaire qui, pendant plusieurs années a hésité, exprimé ses réticences (elle utilisait ce temps pour promener son chien), s'est maintenant jointe au petit groupe yoga.

J'ai parlé du corps, mais non de nos réflexions...Ce dispositif est resté très ouvert, chacun (il n'y a qu'un homme), chacune, apporte sa clinique, ses interrogations, propose une réflexion à partir d'un article etc. Dans le groupe se trouvent deux art-thérapeutes (de mes anciens doctorants), dont une peintre qui travaille en milieu carcéral très fermé (pour les djihadistes). Une collègue a travaillé des années avec des groupes de grands handicapés. Et puis il est bien sûr place du corps dans la maladie dite « mentale », dans l'institution, et pour les sans-abris par ex.

En parcourant le sommaire de ce numéro j'ai pu retrouver de ces thématiques :

Le corps exposé, trop gros, trop maigre, déformé, le corps concerné, manifesté, le langage du corps et sa lecture dans le groupe, le corps en transformation de l'enfant, de l'adolescent, du vieillard. Tout ceci, dans le dispositif groupal, le face à face pluriel qu'il dicte, sous la domination du visuel (et la présence de l'odorat!). Le sonore (que j'ai régulièrement mis en valeur) y tient une place plus subtile, tandis que le toucher se trouve souvent limité par le cadre. Attraction/répulsion, les regards se font l'écho de ces mouvements dans le groupe. Le tout premier groupe de parents que j'ai mis en place (les

années 70 !) dans le cadre d'un placement familial spécialisé, m'y a confronté dès la première séance. Une demi-heure avant l'horaire, un couple de parents s'est présenté à la porte. Ouvrant celle-ci, j'ai eu un fort mouvement intérieur (et pas seulement) de recul. Ceux-là n'étaient pas attendus ! (Invitation – et non convocation - adressée à tous les parents pour une rencontre libre). Non, ce couple d'alcoolique très dégradé, aux visages et corps déformés – très impressionnant – n'était pas attendu, on ne les voyait qu'à leur domicile et encore très parcimonieusement. Eux se sont montrés ravis de l'invitation, et se sont installés très à l'aise dans les deux grands fauteuils Louis XVI de part et d'autre d'une cheminée imposante, sur laquelle se trouvait le buste du fondateur (une autre forme de présence physique !). Le corps est scénique. L'équipe qui avait résisté à ouvrir cet espace réservé jusque-là aux réunions du conseil d'administration, à ce groupe, considérant ma proposition décalée (je voulais un espace non marqué par les consultations pour ouvrir une autre relation), et inadaptée, en fut choquée. Cette proposition venait à partir du constat que ces familles ne répondaient pas aux convocations.

J'étais déjà sensibilisée à ces questions. J'avais eu la chance de faire mes débuts en psychanalyse en participant à une des premières expériences en France d'analyse de groupe. Elle était proposée dans le cadre du service social des étudiants, menée par deux analystes (G. Testemale et le Dr M. Basquin). Nous étions une douzaine d'étudiants au départ, mais rapidement plutôt huit, et finalement cinq, l'expérience ayant duré trois années. Au début je fus particulièrement sensible à ce face à face, à la disposition physique du groupe, la place des analystes, souvent proches l'un de l'autre (renforçant la figuration du couple), J'expérimentais différentes places, de la plus proche des analystes à l'autre bout du groupe.

Jusqu'à ce que ces ressentis « choisissent ». Cette expérience initiale, groupale (par la suite complétée par des « tranches » d'analyse individuelle), a été déterminante pour ma carrière aussi bien dans les groupes que les institutions, notamment pour ma carrière universitaire.

Cette expérience précoce m'a donc amenée à m'orienter vers la pratique clinique en groupe (j'avais bien sûr aussi à faire de l'individuel). Dans ce placement familial spécialisé j'instituais, en plus de ces groupes de parents naturels (qui ont bien fonctionné), un groupe de familles d'accueil (il a duré 17 ans !), et des groupes d'enfants. Pour ces derniers, j'imaginai deux dispositifs principaux, un « groupe d'expression libre » où le corps était central (il leur arrivait, par ex., de faire ensemble un gros « tas de corps »), et un « groupe d'expression écrite ». Ce dernier eut un succès particulier. Il faut dire que j'avais pu aménager une salle du grenier, avec un matériel d'écriture très varié à disposition des enfants (matériel attractif), ces diversité, abondance et liberté ont fini par séduire les enfants (souvent très démunis, inhibés, et surtout familiers des déboires scolaires). Ce succès déborda sur l'institution, car une fois saisis ces divers supports d'écriture et assurés d'aucune remontrances sur l'écrit lui-même (les « fautes » d'orthographe étaient utilisées dans une interprétation créative), les enfants se mirent à écrire aux responsables, assistante sociale, secrétaire, lettres, mais aussi mots sous les portes, et affichages ! Heureusement ce plaisir fut partagé et ces écritures respectées.

Toutes ces expériences, et celles développées, à la même période, dans la mise en place de la musicothérapie – notamment les groupes de « communication sonore » pour étudier ce qui se passe dans un groupe centré sur la relation sonore non verbale (l'intervalle sonore à la base de la musique), m'ont conduite à ma seconde thèse, thèse d'État es Lettres et sciences humaines (thèse qui n'existe plus) sous la direction de René Kaës : « La musique, le groupe et l'inconscient » (1985). Il faut préciser ici que le début de mon apprentissage musical se fit essentiellement en groupe, une fanfare en particulier. Mon plaisir à la polyphonie, à toutes les polyphonies (elles sont spontanées dans les groupes, les tribus, les musiques traditionnelles), notamment celles qui se composaient spontanément dans ces groupes de libre association sonore (et dont je pouvais observer la mise en place sons après

sons), m'avait amenée à mettre en relation la structure groupale du psychisme (le groupe interne), la structure psychique groupale (l'APG de R.Kaës) avec la structure « groupale » de la musique. Non pas seulement le groupe musical (groupe externe), mais plutôt la composition elle-même : au-delà de la monodie, les structures harmonique/ ou polyphonique. L'analyse de douze groupes d'évolution à partir de la « communication sonore » m'avait permis de développer ce rapprochement et d'en tirer les conséquences pour la clinique musicothérapeutique. De plus, une analyse du passage de la monodie à la polyphonie, dans l'histoire de la musique occidentale, au Moyen Âge (XI° -XIV° siècles), par l'analyse des motets, m'avait passionnée et offert des arguments très importants pour ma démonstration. Un séjour musical en Inde avait complété cette étude en l'ouvrant à la dimension sociétale. Qu'est-ce qui fait que la musique officielle indienne n'y comporte pas de polyphonie ? (même question, en Occident, dans la période dominée par le chant grégorien, monodique) Chaque société semble mettre en avant un modèle de structure musicale, à une période donnée, en écho à son fonctionnement. Ce modèle devient « la musique classique ». Les autres musiques de cette même société n'étant pas reconnues, voire exclues de cette valorisation. Ainsi, en réalité, des polyphonies ont toujours existé dans les tribus de l'Inde (et j'ai eu la chance de rencontrer un chercheur sur ce sujet), tribus elles-mêmes écartées du modèle social en vigueur. De même, en Occident, la période du chant grégorien a été imposée par l'Église en cherchant à éradiquer les polyphonies traditionnelles, régionales, pour assurer le pouvoir par l'homogénéité (une seule voix pour tous, dans un modèle hiérarchique).

Cette thèse (et les expériences, responsabilités et publications précédentes) m'a permis d'obtenir un poste de professeur de psychologie clinique et psychopathologique à l'université de Strasbourg (1987-1993) où j'ai pu initier les étudiants à l'approche psychanalytique des groupes, orientation nouvelle dans un environnement psychanalytique lacanien. Par la suite j'ai pu bénéficier d'une mutation à l'université de Paris 5/Paris Descartes devenue Paris Cité (1987-2015). Là aussi l'analyse de groupe n'était pas présente, mais déjà le couple et la famille avaient été introduits par mon prédécesseur le professeur Jean-Georges Lemaire. Le pôle « individu », de la « orthodoxie » psychanalytique y était particulièrement actif, fortement représenté par les collègues. Il fallut beaucoup d'énergie pour mettre en place l'analyse de groupe, avec un DESS spécialisé, puis une spécialité à l'intérieur du Master de psychologie clinique. Il en résultait beaucoup de très belles expériences avec les étudiants et l'institution. La mise en place, parallèlement, de quatre masters d'arts thérapie (musique, arts plastique, danse, théâtre) vint compléter, pour moi, ce tableau. Malgré ma retraite ces spécialités se sont maintenues (non sans difficultés, comme toujours) jusqu'à ce jour, ce qui est une de mes plus grandes joies. Je suis très reconnaissante à mes collègues maintenant en charge de ces spécialités.

C'est dire que groupe-corps (sensibilité, perception, sensation) -psychanalyse furent, pour moi, associés dès le début et tout au long de mon parcours professionnel.

Avec Ophélie Avron, pendant seize années j'ai eu le privilège de coanimer un groupe de recherche dans le cadre de la SFPPG. Nous travaillions sur les concepts des différentes théories analytiques de groupe, et sur l'analyse du fonctionnement de notre propre groupe, à partir d'études de cas. Ophélie a développé les « effets de présence », l'interliaison rythmique des échanges dans le groupe, réfléchit à une pulsionnalité dans le groupe qui ne soit pas exclusivement sexuelle, éveillée par cette coprésence elle-même (lire son ouvrage *La pensée scénique*). Elle était proche de Bion, et avec une longue expérience de l'analyse de groupe, comme aussi du psychodrame. Son mari Philippe, acteur doublement récompensé par des Molière, nous accordait parfois, à la fin d'une séance, un de ces « effets de présence » développés sur la scène théâtrale. Ophélie a parlé d'effet de présence » pour « désigner certains processus d'interliaison psychique qui se réalisent par une mise en activité réciproque des psychismes ». (1996, p.13)

C'était bien avant la pandémie ! Mais déjà se posait la question du virtuel, pouvait-on imaginer un « effet de présence » hors de la présence physique ? Non, Ophélie insistait sur la nécessaire présence physique en thérapie, présence indispensable au transfert. Mais cela ne nous empêchait pas d'expérimenter et toujours de questionner. C'est alors que j'ai mis en place une expérience avec mes étudiants : un blog commun. Je fus la première surprise lorsqu'y apparut une « illusion groupale », cela remettait en cause notre hypothèse initiale ! À partir de cela plusieurs de mes étudiants ont réalisé des mémoires sur ce questions. Ce n'était que le début, on ne savait pas ce qui nous attendait ! Mais nous étions très curieux. Participant à l'équipe universitaire (technique) dévolue à ces nouvelles questions, il m'est arrivé de donner, depuis le laboratoire de mon université une conférence à un groupe d'avatars en « second life » situé dans une autre université. L'essai ne fut pas très concluant, ni sur le plan technique ni sur la qualité de la communication ! Plus récemment, la pandémie s'est imposée. Elle nous a obligés à nous adapter, à modifier notre façon d'être en relation (même avec des masques !). Ce fut, bien au-delà des défis du blog, une monstrueuse expérimentation ! Je n'étais déjà plus à l'université et n'ai donc pas eu à vivre cet énorme effort d'adaptation, pour assurer une continuité malgré tous les obstacles. Pour moi ce fut l'expérience du virtuel via « zoom », la Visio, comme on dit. Toutes ces rencontres d'abord essentiellement « orthopédiques » en attendant un retour au normal. Mais ce retour n'eut pas lieu, un « mixte » s'est invité. Et il s'est installé jusque dans les cours de yoga. Et, étonnamment, cela fonctionne... Il m'arrive d'avoir à faire des remplacements de mon maître pour les cours en zoom). Dernièrement j'ai dû faire deux remplacements, n'ayant pas l'habitude de ces horaires, je ne savais pas qui viendrait (d'autant que le maître absent...) J'ai eu l'agréable surprise de me trouver avec deux petits groupes très sympathiques (quelques visages connus mais d'autres non, dont une débutante). Après coup je me suis même posé la question d'illusions groupales dans ces deux cours. Alors d'où vient cette capacité de « faire un ensemble », d'y prendre du plaisir, de « faire groupe » même à distance ? Et même en Visio dans une situation centrée sur le corps ? En réalité on parle de non présentiel, mais le corps, en Visio est bien présent, différemment, à distance, mais encore présent et, surtout, bien représenté en chacun de nous dans un face à face sans volume, un face à face comme aplati sur l'écran. Alors qu'est-ce qui fonctionne ? Comment cela fonctionne ? Notre recherche a encore de beaux jours ! En plus de l'élan à communiquer, Ophélie Avron parle de « pulsion d'interliaison rythmique ». Et nos facultés de représentation, de mémoire et d'imagination ont, dans ces circonstances, un rôle très important. En écrivant ces mots je pense au membre fantôme des amputés ! Le COVID a-t-il contribué à développer en nous cette production de fantômes ? Le processus d'identification est bien sûr très sollicité, peut-être plus encore dans les groupes en non présentiel.

Dans ce numéro de la revue vous trouverez un article de Silvia Corbella qui s'intéresse à la télépathie comme aptitude archaïque (et souvent comme « perdue ») d'être en relation au-delà du présent et/ou de l'espace partagé. Est-ce que tous les obstacles actuels sont venus solliciter ce niveau très enfoui dans le développement de l'humain, niveau que, comme le rappelle cet auteur, on peut observer chez certains animaux, par ex. ? J'ai eu quelques expériences de type télépathique – hors temps, hors espace –, mais en situations individuelles. Est-ce le bon terme ? en faudrait-il d'autres pour distinguer plus ces effets encore bien mystérieux ? Un de mes analystes W.Granoff a écrit un ouvrage sur la quête de Freud à ce sujet (W.Granoff et J-M.Rey *L'occulte, objet de la pensée freudienne*, 1983), sa volonté, son assurance parfois, son espoir enfin d'aboutir à expliquer ces phénomènes, sans toutefois y arriver. Saurons-nous mieux faire ? dépasser le maître ?! Nous les avons peut-être trop rapidement considérés comme « étranger », voire « occultes » (en écho à la peur de nous y trouver envahis, dépassés ?) sans nous donner les moyens de nous y ouvrir, de poursuivre les questionnements, de les considérer comme objet de recherche. Peut-être nous seront-ils familiers et ordinaires un jour ?

Ce numéro se nourrit de beaucoup d'interrogations cliniques, beaucoup d'hypothèses, qui témoignent de l'intensité de l'activité psychique mobilisée par les différentes cliniques groupales présentées à propos de corps et groupe, et aussi, il faut le dire, par la pensée (et les échanges individuels et groupaux) qu'a pu susciter un numéro commun sur le sujet.

Il me reste maintenant à remercier l'association ARGO pour l'honneur qu'elle me fait de son accueil comme membre honoraire, et à Stefania Marinelli et Silvia Corbella pour cette occasion de partage groupal sur un sujet qui me tient à cœur.

Édith Lecourt Professeure émérite université Paris Cité, psychologue clinicienne, psychanalyste, musicienne et musicothérapeute, présidente de la SFPPG (Société Française de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe), co-fondatrice et vice-présidente de l'AFM (Association Française de Musicothérapie), secrétaire générale de l'EFPPFrance (European Federation Psychoanalytic Psychotherapy), professeure de yoga (FNEY, Fédération Nationale des Professeurs de Yoga).

Email : contact@efppfrance.fr